

# JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.  
est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 francs par an.  
                  }    »    »    14    »    six mois.  
                  }    »    »    7 50   »    trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant,  
bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez  
MM. LAFFITTE, BULLIER et C<sup>o</sup>, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la  
publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BULLIER  
et C<sup>o</sup>, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

## ROUBAIX

20 juin 1863.

On lit dans le Bulletin du *Moniteur* :

« Un rapport adressé par M. le général Forey à l'Empereur ajoute à ceux qui ont déjà été publiés par le *Moniteur* quelques détails curieux. Le 2 mai, le chef ennemi qui commandait le quadré de Santa-Inez demanda à parlementer. Le général Douay ayant envoyé le lieutenant Tulpin, celui-ci fut aussitôt arrêté, conduit devant le chef du quadré, qui se trouva être un réfugié italien, et menacé de mort. Mais le général Ortega, informé du fait, fit reconduire le lieutenant Tulpin et punit l'officier coupable de ce guet-apens. M. le général Forey ajoute que les discours prononcés au Corps législatif sur la question mexicaine par MM. Picard et Jules Favre ont été trouvés par milliers traduits en espagnol, dans les quadrés tombés au pouvoir de nos soldats. »

Depuis quelque temps il est difficile, pour ne pas dire impossible, de suivre et d'apprécier les incidents qui surviennent chaque jour sur le théâtre de la guerre américaine. Un jour le télégraphe annonce la prise de Vicksburg par les fédéraux ; le lendemain, il annonce que le siège est levé. Cette nouvelle est à son tour démentie par celles que nous avons reçues depuis deux jours. Ce qui paraît constant, c'est que jusqu'aux derniers jours de mai les fédéraux continuaient de pousser le siège de Vicksburg avec vigueur, puisque, le 31 de ce mois, le général Grant avait bombardé la place, mais sans que cette attaque ait produit aucun résultat décisif. Les mêmes nouvelles font prévoir une rencontre prochaine entre les troupes fédérales et le général Johnstone, qui s'avancerait sur Vicksburg à la tête d'un corps considérable.

Les avertissements continuent de pleuvoir sur les journaux prussiens. La *Réforme de Berlin* en est à son second pour la reproduction pure et simple d'un article publié jadis dans la presse française contre les ordonnances restrictives de juillet. On sait qu'un second avertissement équivaut pour ces journaux à un arrêt de mort. La *Gazette du Peuple* annonce à ses

lecteurs qu'elle abandonne le terrain politique pour s'occuper exclusivement de travaux scientifiques ou littéraires.

« Quand l'ombre et les nuages auront disparu, dit-elle en terminant, notre esprit aura ainsi beaucoup gagné, sans que nous ayons rien perdu de nos droits. »

Les journalistes une fois mis à la raison, le gouvernement va s'occuper des fonctionnaires. Les signes précurseurs de l'orage s'amassent tous les jours. C'est aujourd'hui la *Revue de Berlin*, une sorte de grossier décalque de la *Gazette de la Croix*, qui demande au ministère de « se retourner aussi contre les révolutionnaires en fracs brodés, en robes de savants et en hermines à chaînes d'or. »

Une correspondance de Cracovie assure que, par ordre du général Mourawieff, des femmes ont été emprisonnées à Vilna et menacées de mort si leurs maris ne quittaient pas les rangs de l'insurrection pour venir se livrer aux autorités russes.

L'archevêque de Varsovie, Mgr Felinski, est arrivé à Saint-Petersbourg, par le chemin de fer, sous escorte militaire. On sait que cette mesure a été motivée par le refus qu'a fait ce prélat de déclarer le capucin Konarski dépourvu du caractère sacerdotal avant son exécution. Sur son refus, cette sorte de dégradation religieuse a été infligée au condamné par un pape grec. Plusieurs journaux pensent que cet événement contribuera certainement pour beaucoup à rattacher les paysans à l'insurrection. J. REBOUX.

Nous lisons dans le *Siècle*, sous la signature de M. Taxile Delord :

« Pendant que la diplomatie discute ou rédige les propositions qu'elle doit soumettre à la Russie, celle-ci appelle ses bourreaux et dresse ses gibets; les exécutions sur le champ de bataille ne lui suffisent plus, il s'agit maintenant de terroriser les villes en versant le sang de leurs meilleurs citoyens : c'est ainsi que le comte Plater a été pendu à Vilna par ordre du gouverneur général, un certain Mourawiew, qui s'apprête, comme il dit, à pratiquer une large saignée sur la Lithuanie. »

« D'autres victimes, prêtres, gentilshommes, étudiants, sont tombées, d'autres encore les suivront si on ne s'empresse pas de mettre un terme à cette boucherie. Les journaux russes ne cachent pas les plans du gouvernement : faire traîner les négociations en longueur, attendre que l'insurrection, privée de ses abris actuels, succombe sous les fatigues d'une seconde campagne d'hiver et sous le nombre des soldats moscovites, tels sont les projets qu'on caresse à Saint-Petersbourg. Ce serait une honte sur le dix-neuvième siècle si les gouvernements permettaient qu'ils s'accomplissent. »

### L'EUROPE DOIT INTERVENIR.

Le récit des massacres, des violences, des crimes, des atrocités de tout genre qui ensanglantent depuis quelque temps la Pologne, fait frémir d'indignation tous les cœurs en Europe.

Il n'est pas une âme généreuse qui ne se demande quelle circonstance, quel événement pourrait mettre un terme à ce carnage qui augmente chaque jour, et dont personne ne peut calculer la durée comme rien n'en fait encore prévoir la fin.

En vain voudrait-on se faire illusion sur le système adopté par le gouvernement moscovite. La Russie est décidée à conserver la Pologne, et, si elle ne peut la conserver, à la détruire. Son orgueil est en jeu. Elle ne recule que par voie d'extermination.

Elle a commencé par frapper tout ce qu'il y a d'intelligent et d'éclairé dans la population, flétrissant du nom de « révolution » le sentiment de la nationalité.

Là ne s'est pas arrêtée son action destructrice. Femmes, enfants, vieillards, ministres de Dieu, paysans inoffensifs, elle n'épargne personne. Fusiller les patriotes, pendre les chefs, déporter les prêtres, achever les blessés, brûler les villages et les forêts, livrer au pillage fermes et châteaux, envoyer les suspects dans ce vaste tombeau qu'on nomme la Sibirie, — voilà la méthode adoptée par la Russie pour combattre un peuple que, ne pouvant jamais s'assimiler, elle veut dominer par la force, et dont un siècle de tortures n'a pas plus abattu le courage qu'il n'a assoupi les nobles aspirations.

Quelle sera la conséquence de ce régime odieux ? La Russie réussira-t-elle à soumettre la Pologne ? Jamais. Elle ne réussira qu'à l'enchaîner de nouveau et à river plus étroitement ses fers.

Mais avant d'en arriver là, — ce qui est

encore douteux, — il lui faudra égorger un million de Polonais et en déporter un plus grand nombre encore, — c'est-à-dire les condamner à la mort !

L'Europe peut-elle plus longtemps assister de sang-froid à toutes ces iniquités ? Non ; cela est impossible.

Si son intérêt politique ne le lui commandait pas, l'humanité et la civilisation lui feraient un devoir de protester et d'agir.

Vienne en effet le jour où la Russie aura étouffé dans le sang et fait disparaître la nationalité polonaise, et les hordes barbares débordant de tous côtés des extrémités de l'Europe orientale, et maîtresses de Constantinople, viendraient tôt ou tard menacer l'Occident par l'Allemagne et la Méditerranée.

Vienne, au contraire, le jour où la Pologne sera rendue à son indépendance, l'Europe comptera, comme autrefois, une grande nation de plus, qui sera à la fois le bras de la civilisation continentale et le premier boulevard qu'elle ait à opposer aux envahissements de la barbarie asiatique.

Mais qu'a-t-on fait jusqu'ici dans ce but ?

Qu'a-t-on fait pour arrêter les massacres ? On a essayé, comme de raison, de l'action diplomatique. Il fallait commencer par là. On a rédigé des Notes, échangé des protocoles ; les efforts de la diplomatie ont-ils abouti ? Non. Aboutiront-ils plus tard ? Pas davantage.

Personne ne se fait d'illusion à cet égard. La diplomatie est nécessaire pour préparer ou pour terminer les événements ; elle peut empêcher une guerre d'éclater, ou, quand la paix est conclue, en discuter et en fixer les conditions, en assurer la durée. — Mais, pour imposer une volonté, elle est impuissante, quand elle n'a pas derrière elle l'argument des baïonnettes.

Chaque gouvernement, d'ailleurs, a dans la question polonaise des vues et des intérêts particuliers.

Le cabinet britannique, contrairement à l'opinion publique en Angleterre, a déclaré par l'organe du comte Russell, qu'il ferait toutes les démarches opportunes pour s'efforcer de mettre un terme à la lutte, mais qu'il ne saurait autrement intervenir, l'intérêt anglais n'étant pas engagé. Ce qui équivaut à dire au gouvernement moscovite que s'il ne se rend pas aux conseils, aux instances mêmes du cabinet anglais, il n'a rien à craindre de ce cabinet. Cette déplorable déclaration a dû froisser plus d'un cœur noble et généreux en Angleterre.

Quant à l'Autriche, elle se trouve malheureusement au nombre des puissances co-partageantes. Elle sent que si elle intervient en Pologne, elle sera amenée, un

jour ou l'autre, à rendre la Galicie aux Polonais.

Aussi son attitude n'a-t-elle pas été très nettement dessinée dans cette question. Le cabinet de Vienne a examiné d'un œil soupçonneux chaque phrase, pesé scrupuleusement chaque mot des Notes adressées à la Russie. Craignant toujours de trop s'engager, elle amoindrit, si elle n'entrave pas, l'influence des puissances occidentales.

Et pourtant, si jamais une occasion favorable doit s'offrir à la cour de Vienne pour agir avec toute sincérité, n'est-ce pas celle qui se présente aujourd'hui ? Si l'Autriche ne prend pas résolument la défense de la Pologne et de la civilisation, les populations diverses qui composent cette monarchie, ou plutôt cette agglomération de nationalités hétérogènes, ne manqueraient pas de se soulever, au premier bruit d'un ébranlement européen, pour reconquérir leur autonomie. Le lien qui relie à grand-peine le faisceau se brisera alors, l'union sera détruite, et l'édifice autrichien, craquant de toutes parts, menacera de s'écrouler sans retour.

Que l'Autriche, au contraire, comprenant d'un côté son intérêt, de l'autre le danger auquel elle s'expose, se réunisse franchement à la France, aux autres nations occidentales, à la loyale nation suédoise, à la noble Italie, cette sœur de la malheureuse Pologne, et elle voit aussitôt son pouvoir s'affermir. Les événements lui offrent bientôt un dédommagement au sacrifice volontaire de la Galicie.

Ainsi, nous le répétons, la diplomatie n'a encore abouti et ne peut aboutir à rien. Il n'importe donc plus maintenant de se faire de part et d'autre des propositions qu'on sait à l'avance devoir être repoussées, mais d'agir sans retard.

Cette nécessité, tout le monde le comprend ; personne n'ose la déclarer avec franchise.

Nous n'aurons pas les mêmes scrupules, car nous sommes convaincu que tous les peuples d'Europe veulent le terme d'une lutte acharnée ; que tous les hommes sensés comprennent qu'une action commune est le seul moyen efficace d'éviter une plus grande effusion de sang ; enfin, que le résultat de cette action n'est pas douteux : car si l'on songe que dès à présent quelques milliers de Polonais, mal armés, cernés par leurs ennemis, traqués d'un côté par la Prusse, gênés de l'autre par l'Autriche, tiennent en échec toute une armée moscovite, on comprendra qu'il suffit d'un peu d'aide, — l'envoi de quelques armes à ces courageux patriotes, — et au besoin le concours d'un contingent de soldats fournis par chaque puissance,

## FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 21 JUIN 1863.

— N° 40. —

### LE TREMBLEMENT DE TERRE \*

CHAPITRE IX.

LES DEUX AMIES.

(Suite).

La première fois qu'il retourna les voir, elle entra en matière avec une adresse infinie. Comme il s'informait de sa santé, elle répondit, en jetant sur sa fille un regard de découragement :

« Je vis à charge à moi-même et à cette pauvre enfant. L'inquiétude qui me dévore m'empêche de guérir ; je souffre et je fais souffrir les autres. Ah ! si je pouvais du moins annoncer à mon mari l'heureuse exécution de ses ordres ! Mais une femme, une malade surtout, n'est guère apte à ce genre d'affaires. »

« Quoi ! est-il donc si difficile de trouver des acquéreurs de vos belles propriétés ? demanda le marquis avec surprise. »

« Oui, à cause des conditions que je

suis contraint d'imposer. D'abord j'exige qu'on me paie comptant la somme entière, et l'argent semble être assez rare. Ensuite je voudrais assurer de bons traitements aux esclaves qui ont travaillé si longtemps pour nous ; je voudrais voir respecter les maisons et les jardins tout pleins de nos souvenirs. Cet amandier près de ma fenêtre, c'est un de mes fils qui l'a planté avant son départ pour l'Europe. Ces bananiers jumeaux portent les noms de ses frères, et Paula a cultivé avec prédilection les plantes de ces corbeilles. On rira peut-être de ma faiblesse ; mais je ne puis songer sans douleur au moment où tout cela aurait changé de destination, où le commerce et le travail envahiraient notre ancienne résidence et en effaceraient toutes nos traces. »

Don Rodriguez comprenait et partageait ces sentiments ; il résolut aussitôt de ne pas laisser profaner les lieux consacrés par le séjour de Paula.

« J'achète vos propriétés, dit-il vivement à la comtesse. »

« Mais vous avez déjà tant de biens à administrer ! Pourquoi vous charger d'un surcroît d'occupations ? » répondit dona Louisa avec un étouffement simulé.

« Ne doutant point que Paula n'eût deviné les motifs de son offre, le marquis répliqua simplement :

« Ce sera pour moi un sûr placement de fonds ; et si vous n'avez pas fixé, M<sup>me</sup> la comtesse, le prix que vous désirez, nommons chacun deux arbitres pour estimer d'un commun accord la valeur de vos biens. »

« Si vous persistez dans votre projet, je consens avec plaisir à cet arrangement. »

Les arbitres furent désignés et commen-

cèrent leur travail dès les jours suivants. La comtesse touchait au terme de ses vœux ; sa santé s'améliorait dans la même proportion que son état moral. Bientôt elle put quitter la chambre et prendre l'air. Don Rodriguez venait souvent au palais del Tesoro ; il avait toujours quelque renseignement à demander touchant l'affaire en négociation, et la comtesse le soupçonnait de ne jamais épouser ses questions en une visite, afin d'avoir un prétexte pour en faire une seconde. Espérant d'ailleurs que, par égard pour Paula, il souscrirait à toutes les conditions, elle se gardait bien d'empêcher les deux jeunes gens de se voir.

Ils étaient ensemble d'une réserve et d'une timidité excessives. A peine osaient-ils échanger un regard, et presque jamais s'adresser l'un à l'autre une question directe. Mais ils se cherchaient du cœur et de la pensée ; ils se voyaient mutuellement sans tourner la tête ni lever les yeux. Paula ne prononçait pas une parole qui ne se rapportât secrètement à Rodriguez ; Rodriguez ne disait rien qui ne fût une allusion voilée à l'adresse de Paula.

Rarement ils étaient seuls, la comtesse ne quittant guère sa fille. Mais quand le hasard leur procurait un tête-à-tête, surpris et troubles, ils n'en profitaient pas. Une fois le moment favorable échappa, le marquis se reprochait d'avoir été pusillanime ; puis il cherchait une excuse dans les droits de don Escudero. S'il se fût mieux connu lui-même, il aurait su qu'après de Paula il oubliait tout, excepté elle, et ne songeait plus même à son fiancé.

Depuis longtemps Paula se proposait de faire une visite à Joséfa en échange de toutes les marques d'affection qu'elle en

avait reçues. La comtesse trouvait que ce serait déroger ; en dépit du grand service que lui avait rendu la mulâtresse, elle ne pouvait se résigner à la traiter en égale. Enfin elle résolut d'accompagner sa fille. De cette façon, la politesse s'adressait à la marquise de Valida ; avec sa mère, Paula ne venait qu'en seconde ligne, et l'honneur qu'elle faisait à Joséfa passait inaperçu.

Mais, au jour fixé, dona Louisa se sentit trop souffrir pour se rendre à la villa. Son état n'ayant rien de dangereux, elle permit à sa fille de partir seule, en la chargeant de l'excuser auprès de dona Madaléna.

La marquise et Joséfa accueillirent Paula avec une joie sincère. Rodriguez était à Caracas ; son absence détruisait un espoir secret de la jeune comtesse, mais s'affranchit en même temps d'un trouble involontaire et lui rendit de l'aisance. Les deux amies descendirent au jardin, admirèrent les fleurs, parcoururent les allées, se cachèrent dans l'épaisseur des bosquets, pour épier le chant d'un oiseau, caressèrent les animaux domestiques, les perroquets, les singes, les chiens de don Rodriguez, puis recommencèrent à se promener.

Joséfa était fière de son amie, non pas à cause de l'origine européenne et de la noblesse de M<sup>lle</sup> del Tesoro, mais parce que la mulâtresse appréciait à toute leur valeur la beauté, l'intelligence et le cœur de Paula. Aussi ne négligeait-elle rien pour la distraire. Mais elle n'osait aborder le sujet qui captivait le plus agréablement, elle ne l'ignorait point, l'attention de Paula : elle hésitait à lui parler de don Rodriguez.

A l'extrémité du jardin, un banc de ga-

zon verdissait sous un vieux arbre formant berceau. Joséfa invita son amie à s'y asseoir.

« Retournons plutôt vers la maison, répondit Paula. Les alentours du jet d'eau sont beaucoup plus jolis. »

« Vous trouvez ? Cela m'étonne. Cette partie-ci du jardin est un des endroits favoris de don Rodriguez ; je l'ai vu souvent passer des heures sous cet arbre à admirer les montagnes. »

« Je n'ai pas encore eu le temps de donner un coup d'œil au paysage, reprit Paula, se rapprochant aussitôt du banc de gazon. Il est, en vérité, d'un charme saisissant. Vous comme la Silla projette dans le fond une ombre pittoresque. Et cette bande lumineuse à l'horizon, que c'est beau ! »

Et elle s'assit. Heureuse du succès de sa petite ruse, la mulâtresse répliqua :

« C'est de la bouche de don Rodriguez qu'il faut entendre l'éloge de ce point de vue. Il en parle avec un enthousiasme qui vous le fait admirer doublement. »

« Il est donc très-sensible aux beautés de la nature ? »

« Comme à tout ce qui est grand ! dit Joséfa d'un ton qui révélait son profond respect pour le marquis. Si j'étais riche, belle et de haute naissance comme vous, dona Paula, je n'aimerais que don Rodriguez ; c'est le plus noble caractère du monde. »

Paula resta muette et fit un geste qui semblait dire non. Mais la mulâtresse ne se découragea point. Elle éprouvait un étrange plaisir à représenter comme l'idéal du mérite viril, à une jeune personne qui avait conquis son amitié, l'homme qui possédait son admiration et son attachement. Il y avait là comme une espèce